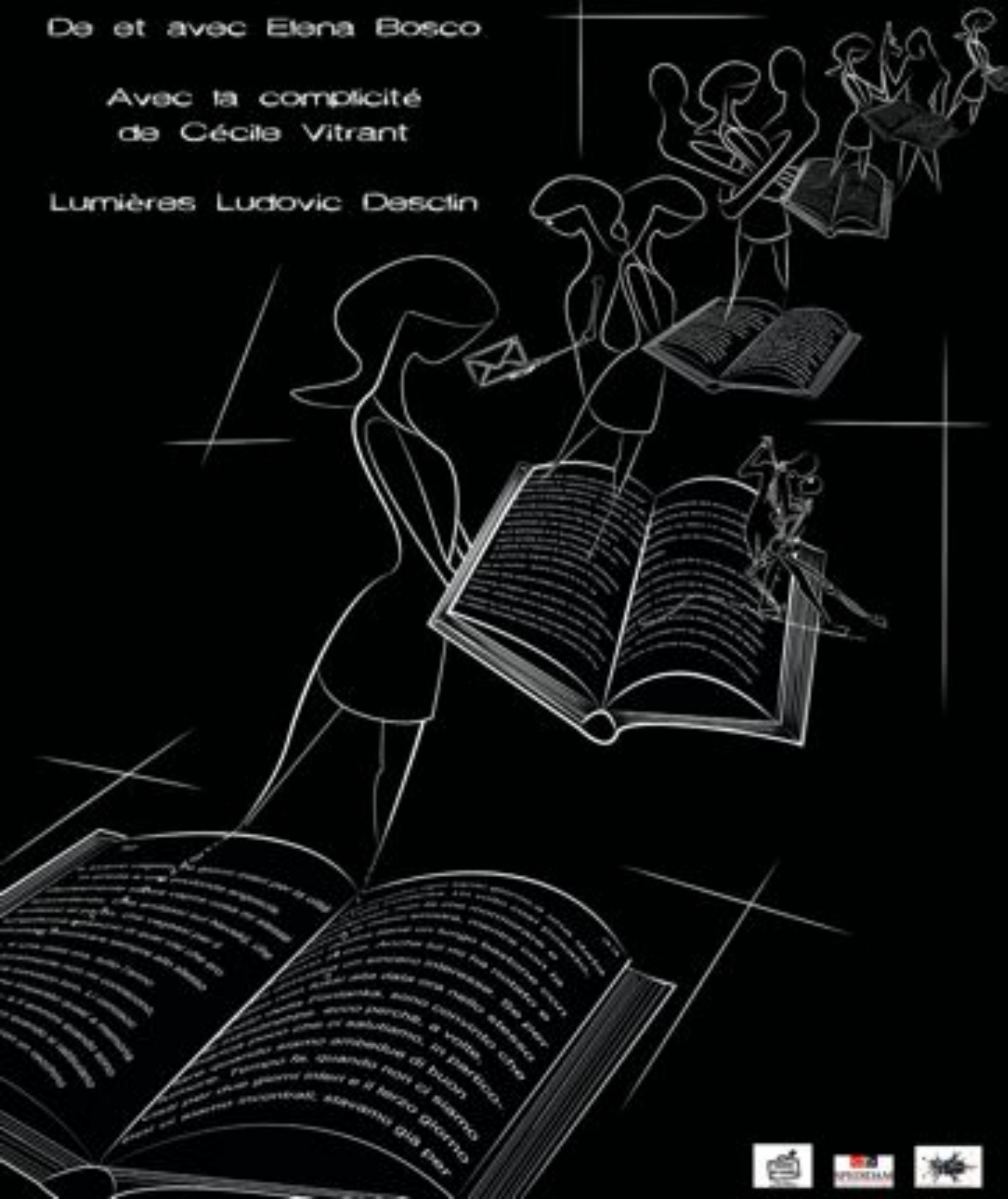
En déséquilibre constant

De et avec Elena Bosco

Avec la complicité
de Cécile Vitrant

Lumières Ludovic Desclin



En déséquilibre constant est un triptyque théâtre d'objets au croisement de la littérature et de l'autobiographie, autour de l'équilibre et du déséquilibre de l'être humain.

Note d'intention : sur le fil entre autobiographie et littérature.

Avec *En déséquilibre constant*, Le pont volant aborde une nouvelle forme d'écriture du réel. Nous définissons ainsi toute forme d'écriture qui naît de témoignages, documents et enquêtes. *Tous les jours dimanche* (de et avec Elena Bosco) était une fiction écrite à partir d'interviews sur le temps chômé ; *Le murmure des pierres* (création collective dirigée par Elena Bosco) un poème documentaire né d'interviews sur le sens d'appartenance à une ville ; *Les Enfants du Pilon* (texte et mise en scène Alan Payon) un « conte de faits » sur la fermeture de l'usine ardennaise Thomé Génot, conçu d' interviews des protagonistes de cette page d'histoire entremêlée de l'histoire personnelle de l'auteur.

Dans *En déséquilibre constant*, Elena Bosco rapproche l'écriture du réel de l'autobiographie et de la littérature. La comédienne-conteuse raconte trois romans et, en parallèle, des épisodes et des questionnements autobiographiques.

Le roman est une vieille passion d'Elena Bosco, qui a soutenu son DEA en Littérature moderne avec un mémoire sur le roman italien des années 80. Depuis toujours, l'homme se raconte et raconte des histoires. La littérature est le souffle de cette humanité qui nous relie et nous traverse au delà des siècles, des cultures, des genres. Et c'est bien pour cela que nous aimons autant raconter des histoires qu'en écouter.

L'autobiographie a de l'intérêt uniquement lorsque les épisodes de la vie d'un individu s'élèvent à la dimension du conte et de l'histoire. Elena devient ainsi un personnage, aussi réel que les personnages des romans qu'elle raconte.

En déséquilibre constant est une fresque autour de la fragilité de l'être humain. Les personnages des romans racontés sont tous dans une position de quête, se cherchent, se retrouvent face au gouffre d'eux-mêmes et doivent faire un choix. Comme nous, tous les jours, ils oscillent sur le fil de la vie. Et les funambules peuvent le confirmer, l'équilibre n'a rien de figé et de statique.

Pour tenir sur un fil, sur les mains ou sur un pied, il faut opérer une série incessante d'ajustements entre l'équilibre et la chute. C'est dans ce déséquilibre constant, que s'inscrivent les histoires des humains que nous sommes.

L’histoire : un réseau inextricable d’histoires.

En déséquilibre constant (durée 1h05) raconte une histoire d’amour entre la conteuse et le conte, cet art qui nous permet de chercher du sens et de nous frayer un chemin dans le réel. Le spectacle est un triptyque au long duquel les histoires se tressent, superposent, opposent, cachent et révèlent les unes les autres selon différents mécanismes d’articulation et d’imbrication. Les histoires des romans racontés, les histoires personnelles de la comédienne, et finalement les histoires dont les spectateurs se rappelleront, auront envie de lire et de raconter en sortant de la salle. Raconter, c’est contagieux. Et finalement, c’est bien le but ! Tout le monde à une histoire à laquelle donner libre voix.

J’ai deux amours / Ho due amori (durée 19 mn) raconte le roman écrit par Jorge Amado en 1966 et l’ histoire de double appartenance , de l’entredeux de la conteuse. Les histoires d’amour finissent mal, il paraît. Et que se passe-t-il lorsque les amours sont deux ? Six objets pour raconter deux histoires de deux amours : Dona Flor et ses deux maris (le premier, amour passion, mort une nuit de Carnaval, mais revenant comme un fantôme toujours bon vivant, et le deuxième, amour de l’âge de raison), Elena et ses deux pays (l’Italie et la France).

Lorsque j’ai lu le roman *Dona Flor et ses deux maris*, j’ai eu une révélation : cette histoire était la mienne. J’ai vécu cela, mais mes deux amours sont ceux déjà chantés par Josephine Baker : mon pays et Paris. C’est ainsi que je suis arrivée à accoucher mon histoire d’émigration, que je pensais être une histoire de larmes et de souffrance, tout en découvrant qu’il s’agit bel et bien d’une histoire de vie et d’amour.

J’ai deux amours se pose sous le signe de l’identification et du miroir, l’histoire de dona Flor et celle d’Elena procèdent en parallèle, tout est rythmé par le chiffre deux, à partir du sujet abordé. Les objets sont réduits au minimum et sont des objets présents dans nombre de sacs à main, notamment celui de la comédienne : un paquet de cigarettes, un briquet, une crème pour les mains et des gants.

Le lendemain personne ne mourut (durée 20 mn) raconte *Les intermittences de la mort de José Saramago* (2005) - où l'auteur s'imagine qu'un jour plus personne ne meure car la Mort arrête de travailler. Avec horloges, montres, coucous, sabliers, réveils, calendrier, métronomes et minuteurs, la conteuse raconte la peur suprême des hommes (mourir) et la peur suprême de Madame la mort (vivre). Puis, elle se découvre en train de raconter aussi ses peurs à elle.

Les intermittences de la mort est un roman qui a changé ma vie.

Lors de ma première lecture du livre de Saramago, le personnage de la Mort m'avait frappé car nous semblions présenter plusieurs traits de caractères communs : les manies d'omnipuissance, l'obsession pour l'ordre et l'organisation, la froideur, la stupeur et une certaine distance face à la vie quotidienne des êtres humains, la peur bleue de tomber amoureuse.

L'incipit tranchant du roman, «Le lendemain personne ne mourut », a fait immédiatement surgir dans ma tête l'image d'une ville ou tous les instruments de mensuration du temps étaient arrêtés. Dans un deuxième moment, sont arrivés mes objets personnels : un agenda de mes 11 ans dans lequel j'ai conservé tout ce que j'ai pu, un bibelot IKEA, qui normalement prend la poussière dans ma salle de bain, et mon alliance, qui est toujours en loge lorsque je joue. Ces objets apparaissent sur scène d'une façon absurde qui n'est pas étrangère au ton du roman de Saramago. Ils sortent de la même boîte noire, où la conteuse a réunit tous les objets qui lui servent à raconter le roman *Les intermittences de la mort*. Mais ils n'ont rien à faire là. Leur apparition est incongrue, brouille les règles de l'espace et du temps. Leur arrivée sème le trouble et amène la conteuse sur un terrain autobiographique, qu'elle n'aurait jamais eu le courage d'affronter sans l'impulsion du roman de Saramago.

Méchante ! (durée 18 mn) se construit en réaction au roman *Les bienveillantes*, de Jonathan Littell (2006), avec une balance, un christ et tout ce qui peut sortir de méchant de la tête d'une femme. Face à l'abîme de la question « Qu'aurais-je fait si j'avais était Maximilin Aue ? » (l'officier SS dont le roman raconte la vie), la conteuse mène un auto-procès pour juger de la présence du mal en elle-même.

Je garde un souvenir intarissable de mes émotions lorsque je lisais les dernières pages des *Bienveillantes*. Je voulais que Maximilien se sauve, qu'il ne soit pas fait prisonnier par les alliés, j'étais complètement de son côté, malgré le fait que ce personnage n'ait rien caché de ses actions passées.

J'ai eu peur de moi.
Cela voulait-il dire qu'en puissance j'étais exactement comme Maximilien Aue ?

J'ai eu peur de l'être humain.
Maximilien partageait avec moi le fait d'aimer la littérature, de parler plusieurs langues, d'aimer le grec ancien. Cela ne semblait absolument pas l'avoir protégé de sa noirceur.

J'ai réalisé qu'il y a un nombre assez conséquent d'œuvres où l'artiste raconte le passé d'un ancêtre résistant, partisan, opprimé. Alors que je n'arrive à trouver aucun artiste qui parle d'un aïeul fasciste, nazi ou bourreau. Quand les époques des massacres passent, nous préférons oublier le mal dont des citoyens comme nous ont été capables. Nous préférons marquer une ligne de démarcation nette avec nos prédécesseurs et continuer de nous penser bons et purs. Les bienveillantes m'illuminait de sa volonté de chercher la vérité, de lutter contre cette hypocrisie.
En entamant l'écriture de *Méchante !* j'avais l'image d'une longue table, table opératoire et table de cour de justice où l'on va disséquer les faits, où la conteuse va se disséquer elle-même, s'auto-juger pour comprendre ce qu'elle aurait fait si elle avait été Maximilien Aue. Elena prend donc la place du personnage du roman dont elle conte juste la partie initiale et se réapproprie du questionnement de fond de l'œuvre de Littell : l'être humain est-il bon ou méchant ?

Les trois volets d'*En déséquilibre constant* peuvent être joués chacun séparément comme petite forme, en français ou en italien.

Technique de jeu : des contes en objets

Le théâtre d'objets nous est apparu comme la technique la plus adaptée à la création d'*En déséquilibre constant* pour plusieurs raisons.

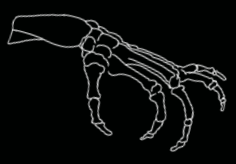
Le théâtre d'objets est avant tout un théâtre d'images à la poésie folle, douce et cruelle, tout autant qu'il est un t héâtre de parole où le rôle de la conteuse est aussi important que les manipulations d'objets.
Il s'agit d'un théâtre efficace et essentiel. Sur scène, une table et un tabouret sont le terrain de jeu où les histoire des romans peuvent (re)surgir à l'infini, face à un public réduit en nombre, afin de retrouver l'intimité des contes autour du feu.
Le théâtre d'objets amène en outre la distanciation et la légèreté nécessaires à donner voix à des expériences personnelles. Il permet de raconter son histoire en disant « elle » et non pas « je », en devenant un personnage parmi d'autres.

Christian Carrignon du Théâtre de cuisine, dit :

Le consommateur apparaît dans les années 70, et remplace progressivement le citoyen. Un objet doit se casser, pour en racheter un autre. L'homme évacué de la cité. Jean-Luc Mattéoli parle d'obsolescence des objets de la société de consommation. Avant 1914 il n'y avait que très peu d'objets dans les intérieurs, tous utiles, destinés à un usage précis. (….) L'industrie de guerre s'est convertie en objets de consommation (...). Nos objets qui ne servent à rien : des fantômes d'outils.(...) L'objet démodé avant d'avoir terminé sa vie est métaphore de l'homme consommateur de masse. Nous sommes des statistiques, des numéros. Nos deux guerres ont permis cela.(...) Nous sommes ici en Occident dans l'âge de l'objet. Nous faisons baver de jalousie ceux qui n'y sont pas encore entrés. Et quand ils y seront, ils auront eux aussi perdu leurs appuis sur terre. Nous serons tous égaux, tous pareils, tous nuls. Enfin libérés des grandes questions de l'existence.

Et de rajouter :

Qu'un objet de temps en temps raconte autre chose que notre minable identité, qu'il nous raconte un conte, l'Odyssée, ce que vous voulez, mais d'un peu grand, cet objet de peu n'aura pas vécu pour rien. Ces objets qui racontent des histoires, ce sont des exceptions, ce sont des héros, ils nous donnent voix.



«Le théâtre d'objet : mode d'emploi», Agôn [En ligne], Dossiers, N°4 : L'objet, Le jeu et l'objet : dossier artistique, mis à jour le : 26/01/2012, URL : http://agon.ens-lyon.fr/index.php?id=2079

Dans *En déséquilibre constant*, l'objet enrichit, concrétise et chamboule les imbrications possibles entre autobiographie et littérature : l'objet provocateur d'une digression autobiographique peut sortir comme par hasard d'un objet protagoniste d'une histoire d'auteur, les mêmes objets peuvent être protagonistes à la fois de la narration autobiographique et de la narration littéraire, mais en prenant dans chaque narration des rôles et des fonctions différents, des objets personnels de la conteuse trouvent également leur place.

Atelier : je conte; donc je suis

Depuis 5 ans, Le pont volant accompagne ses créations de nombreuses interventions en milieu scolaires et avec des structures de quartier dans le but de faire surgir des créations en lien avec le thème et/ou les techniques utilisées dans nos créations.

Lors de ces aventures, nous avons constaté avec désarroi l'aphasie grandissante chez la population de toutes âges.
« Quel est votre rêve ? », « Qu'est-ce qui vous met en colère ? »,
« Qu'est-ce qui vous fait peur ? ».
« Je ne sais pas… », « Rien… », « …… ».
Il paraît que les personnes ont de plus en plus de mal à se raconter, à dire le monde où ils vivent.
Sans paroles, comment être des humains et des citoyens, comment se sentir vivants et habitants de ce monde ?

En parallèle des représentations d'*En déséquilibre constant,* nous souhaitons développer des actions artistiques où nous travaillons avec les participants sur les modalités de raconter une histoire écrite ou transmise par la tradition orale et un bout d'histoire à soi. Un homme sans histoires est un exilé dans une âme sans passé et sans futur, sans fenêtres, obtus et aveugle. Ne laissons pas nos histoires sous silence !

La compagnie Le pont volant – – La robe à l'envers

La cie La Robe à l'envers est l'antenne du Pont volant qui se consacre à la création. Elle réunit des artistes de différentes disciplines : comédiens, marionnettistes, auteurs, créateurs son, vidéos et lumières.
Voici les axes de notre travail :

- développer une démarche de création participative : créer à partir des paroles des gens, conjuguer la création et la formation, questionner et nourrir notre travail de création en le partageant avec des amateurs.

- chercher différentes formes de narration par images où le corps des comédiens, la manipulation de marionnettes et la manipulation d'objets peuvent trouver leur place selon les projets.

- garder une ouverture dans la forme que nos propositions artistiques peuvent prendre : nous visons le plateau, mais nous ne voulons pas nous y cantonner. Nos spectacles peuvent naître et/ou être accompagnés par des documentaires, des expositions, des installations, des déambulations, des performances, des livres...

Nous recherchons un art artisanal et collectif qui raconte des histoires, ouvre et émerveille les yeux, et cela aussi bien lorsqu'on le pratique, que lorsqu'on le reçoit.

Les principales créations

Les enfants du Pilon (création 2013-14, tout public), un conte de faits sur la fermeture de l'usine Thomé-Génot (texte édité par Le pont volant et la Société des Ecrivains Ardennais).
Soutiens : l'ORCCA, l'ENSATT, l'IIM, le Conseil Général des Ardennes, la ville de Charleville-Mézières, la Communauté des Communes de Meuse et Semoy, Envie d'agir.

Le murmure des pierres (création 2013, tout public), un spectacle sur la ville et l'appartenance à l'espace urbain, accompagné d'une installation participative d'ombres et de sons, La lanterne des villes.
Soutiens : La Nef-Manufacture d'utopies, la Maison du geste et de l'image, le Conseil Général de la Seine Saint Denis, Daru-Thèmpô, Odradek/Cie Pupella-Noguès, Bouffou Théâtre à la coque, SPEDIDAM et ADAMI.

Tous les jours dimanche (création 2010, tout public) un solo pour 1 comédienne – marionnettiste et 10 marionnettes sur le thème du jour du repos. Ce spectacle est né à partir d'interviews réalisées en France et en Italie, montées dans un film documentaire, *Jumu'ha, shabbat è dominica*, qui accompagne les représentations du spectacle.
Soutiens : PEJA – Programme Européen Jeunesse en Action, le FDAIJ Ile-de-France et la Mairie de Paris, ainsi que La Nef – Manufacture d'utopies, Il Teatro del lavoro et Stalker Teatro.

L'équipe artistique

Elena Bosco
Comédienne, marionnettiste, pédagogue, fabrication de marionnettes

Née en Italie en 1979, elle a, à l'origine, une formation de danseuse. Son rapprochement avec le théâtre date de 1997 où elle étudie à l'école Gian Renzo Morteo de Turin (Italie), et travaille dans la compagnie de l'école pour des spectacles jeune public. Elle s'installe à Paris en 2001. En 2004, elle a soutenu un DEA d'Etudes Théâtrales à l'Université de la Sorbonne Nouvelle avec Georges Banu. L'année précédente, elle avait obtenu un DEA de Lettres Modernes à l'Université de Turin, Italie. Entre 2003 et 2005, elle suit l'Ecole Internationale de théâtre Jacques Lecoq à Paris. Cette formation lui permet de faire confluer ses différentes expériences et connaissances autour d'un théâtre physique et visuel qui raconte des histoires. Par ailleurs, elle approfondit sa formation à l'occasion de plusieurs stages de marionnettes : sous l'angle de la manipulation, avec Philippe Genty, Babette Masson, Jean-Louis Heckel, Franck Sohenle, le Théâtre de cuisine ; focalisant sur la construction, avec Pascale Blaison et Carole Allemand. C'est une véritable découverte, qui prend une place de plus en plus importante et enrichissante dans la pratique artistique de la comédienne. En 2009, elle suit une formation d'accessoiriste de trois mois au CFPTS de Bagnolet. En 2008, elle crée avec Laure Darley, Le pont volant qui dirige l'antenne de La robe à l'envers, au sein de laquelle elle crée *Tous les jours dimanche, Le Jardin, Ben l'arbre qui marchait et Le murmure des pierres*, pour ce dernier projet elle est pendant trois ans artiste associé de La nef – manufacture d'utopies. Aujourd'hui, elle conjugue l'activité d'interprète, de constructrice de marionnettes et de formatrice auprès d'enfants et d'adultes pour Le pont volant et pour d'autres structures. Elle a joué dans : L'*Inattendu* de Fabrice Melquiot (cie Maringote, 2005), *Les joyeuses commères de Windsor* (l'A.R.I.A. de Robin Renucci, 2006), *Près du cœur sauvage*, mes Enrique Diaz (2008), *Frankestein*, mes Neville Tranter (2009), *La marionnette du dessus* (CAUE 92, 2013-2014), *Comment ai-je pu tenir là-dedans ?*, mes Jean Lambert-wild (Comédie de Caen, CDN de Normandie, 2011-15).

Cécile Vitrant
Comédienne, marionnettiste, pédagogue, fabrication de marionnettes

Née en 1975 en Bourgogne, elle découvre le théâtre « curieusement » en école de commerce et poursuit en tant que comédienne amateur alors qu'elle travaille en agence de publicité. Le théâtre devient alors plus fort que le marketing et elle décide d'en faire son métier. Depuis 1997, elle participe à divers spectacles, notamment *La Cantatrice Chauve* d'E. Ionesco, *Les Bonnes* de J. Genet, *Les Précieuses Ridicules* de Molière. En parallèle, elle effectue un travail de recherche sur le clown avec la Compagnie du Moment et le jeu masqué avec Omar Porras. Quant à la marionnette, elle travaille la manipulation des gaines avec Alain Recoing au Théâtre aux Mains Nues, les objets avec Guillaume Lecamus, les marionnettes sur table avec Bérangère Vantusso, le théâtre d'objets avec Katy Deville et différentes formes de marionnettes manipulées à vue dont les bunrakus avec Pascale Blaison à la Nef. De 2008 à 2010, elle suit la formation de l'école Jacques Lecoq. En 2010, elle intègre Le pont volant. En 2011, elle travaille avec le Théâtre de Romette (*Hansel et Gretel*) et avec Le bruit du frigo (*2h14*). En 2014, elle met en scène *Le long de la grande route* (Fracs, CDN de Montluçon). En août 2014, elle intègre l'équipe de comédiens permanents du Fracs, CDN de Montluçon, dirigé par Johanny Bert.

Ludovic Desclin
Lampiste

Electronicien de formation, informaticien de profession, Ludovic Desclin s'est ensuite dirigé vers le spectacle vivant et a suivi des formations de techniques de spectacles vivants à Bruxelles, à Namur, pour se spécialiser dans la lumière à l'ISTS (Avignon). De 1996 à 1999, il crée les lumières et assure la régie du théâtre de l'Obsidienne en Belgique. Installé en France de 2000 à 2010, il a travaillé au CDN de Normandie sur la tournée des spectacles Platonov d'A. Tchekhov et *Les Barbares* de M.Gorki – mes : E. Lacascade. Comme régisseur lumière, il travaille également dans de nombreux théâtres de la région PACA : la Minoterie, les Salins, les Bernardines, suit diverses compagnies théâtrales comme les Cartoun sardines Théâtre, la Cie Théâtre Provisoire, la Cie de La Cité, la Cie L'Egrégore ainsi que le Théâtre de Galafronie à Bruxelles, et travaille régulièrement pour le festival d'Avignon à la Cour d'honneur du Palais des Papes. A Marseille, il a créé les lumières pour différents spectacles : *Le Lieu du Crime* - Cie Les Travailleurs de la Nuit. Mes : F. Poinceau, *Léna* - Cie La tortue sur un nénuphar. Mes : O. Benaddi. Depuis 2005, Ludovic Desclin, est également co-fondateur de la Cie L'Arpenteur à Marseille, compagnie pour laquelle il a créé les lumières de *L'Enfer c'est moi* de Stefan Tsanev, *Mon Père est un loup – pièce pour danseuse* seule et *Barbe-Bleue, espoir des femmes* de Dea Loher. Mise en scène d'H. Arnaud. Retourné aujourd'hui dans son pays d'origine plus par nostalgie que par crainte de l'hyperprésident, il travaille avec Fabrice Murgia et le TNB pour *Live:Reset – Chronique d'une ville épuisée*. Il retrouve également ses vieux amis du théâtre de l'Obsidienne, pour lesquels il signe les lumières de plusieurs spectacles de rue, ainsi que de Striptease, de Dino Buzzati à La Samaritaine à Bruxelles. Mes : Alexandre Van den Abeele. Il continue les retrouvailles avec la comédie de Caen, en reprenant la régie lumière de *Comment ai-je pu tenir là-dedans ?* Mes: Jean Lambert-wild.

CONTACT COMPAGNIE :

Association Le pont volant
www.lepontvolant.fr
Elena Bosco 06.13.71.18.07 elena.bosco@lepontvolant.fr
Maison des associations du 18ème
Boîte n° 97
15 passage Ramey
75018 Paris
Association loi 1901
APE 9003B SIREN 50849152900022 LES 2-1049997

CONTACT DIFFUSION :

La Strada & Cies
www.lastradatecompagnies.com
Sylvie Chenard
06 22 21 30 58
lastrada.schenard@gmail.com

Projet graphique : Carola Benedetti Photos : Frédéric Bonora & Hélène Desgrandpré